

légal. Les Hongrois, au nombre de 500 000, les Szeklers, au nombre de 170 000, les Saxons, au nombre de 300 000, figureraient seuls à la diète où 1 250 000 Valaques n'étaient pas représentés. Le moment allait venir où ces Valaques, eux aussi, réclameraient des droits politiques. En 1834, les députés magyars à la diète de Transylvanie avaient fait entendre un langage plus hardi peut-être que celui de leurs collègues de Pozony. « Nous sommes ici les représentants d'un peuple libre ! s'écriait Charles Huszar. Qui est au-dessus de nous ? Personne ? En face de nous, je vois le souverain, au-dessus, je le répète, personne. » Wesselenyi bravant la censure avait entrepris de lithographier lui-même ces orageuses discussions. L'empereur Ferdinand avait dissous la diète avec des paroles de menace. Les Hongrois, d'autre part, demandaient qu'on réunit à la mère patrie la principauté de Transylvanie qui en était depuis trop longtemps séparée.

#### L'esprit public à Vienne.

Comme on le voit, les prétextes de conflits ne manquaient pas ; dans le Magyar Orszag, il suffisait du moindre souffle révolutionnaire pour déchaîner les passions les plus opposées. A Vienne, les idées libérales commençaient également à fermenter ; la bureaucratie était devenue un objet de haine, et l'on se plaisait à lui attribuer toutes les misères intérieures de l'empire. Metternich avait vieilli et depuis les affaires d'Orient trahissait la fatigue qui l'accablait : l'éducation des peuples s'était faite en dépit des entraves que le gouvernement y apportait. Jusqu'à 1830, Vienne avait été une cité molle, indolente, une ville de musique et de plaisirs sensuels, la Capoue des esprits (die Capua der Geister), comme l'appelait le poète viennois Grillparzer. Peu à peu les intelligences s'étaient éveillées, malgré la détestable éducation qu'on recevait dans les gymnases et dont tout le résultat était d'apprendre à lire médiocrement le latin. Le nombre d'hommes distingués que produit l'Autriche